

LA POÉSIE

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.

- Corpus :
- Texte A : Théophile Gautier, « Les yeux bleus de la montagne », *España*(1845)
- Texte B : Rainer Maria Rilke, *Les Quatrains Valaisans*(1926).
- Texte C : André Suarès, « Le Petit port bleu », « Croquis de Provence », *Idées et Visions*(1920).
- Texte D : Christian Bobin, *Le huitième jour de la semaine*, IV (1986).

I - Après avoir lu les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante (4 points) :

Comment l'écriture poétique célèbre-t-elle la nature dans ces poèmes ?

II - Travail d'écriture (16 points) :

Commentaire

Vous ferez le commentaire du poème de Suarès (texte C).

Dissertation

En quoi la poésie est-elle un moyen de renouveler le regard sur le monde ?

Vous répondrez à cette question en un développement structuré, en vous appuyant sur les textes du corpus et sur ceux étudiés pendant l'année.

Vous pouvez aussi faire appel à vos connaissances et lectures personnelles.

Invention

Dans un texte en vers ou en prose qui exploitera les ressources de l'écriture poétique, célébrez à votre tour un paysage dont vous voulez révéler les beautés au lecteur.

Votre texte comportera 30 lignes ou vers au minimum.

Texte A : Théophile Gautier, *España* (1845).

LES YEUX BLEUS DE LA MONTAGNE

On trouve dans les monts des lacs de quelques toises¹,
Purs comme des cristaux, bleus comme des turquoises,
Joyaux tombés du doigt de l'ange Ithuriel²,
Où le chamois craintif, lorsqu'il vient pour y boire,
S' imagine, trompé par l'optique illusoire,
Laper l'azur du ciel.

Ces limpides bassins, quand le jour s'y reflète,
Ont comme la prunelle une humide paillette ;
Et ce sont les yeux bleus, au regard calme et doux,
Par lesquels la montagne en extase contemple,
Forgeant quelque soleil dans le fond de son temple,
Dieu, l'ouvrier jaloux !

1. Toise : unité de longueur (deux mètres environ).

2. Ithuriel : un des anges gardiens du Paradis, personnage souvent mis en avant par la poésie romantique.

Texte B : Rainer Maria Rilke, *Les Quatrains Valaisans*(1926).

[Né à Prague, Rainer Maria Rilke (1875-1926) est un poète de langue allemande. A partir de 1921, il réside dans les Alpes suisses. Les Quatrains valaisans ont été écrits en français par Rilke qui était très attaché à cette langue.]

7

Vois-tu, là-haut, ces alpages des anges
entre les sombres sapins ?
Presque célestes, à la lumière étrange,
ils semblent plus que loin.

Mais dans la claire vallée et jusques aux crêtes,
quel trésor aérien !
Tout ce qui flotte dans l'air et qui s'y reflète
entrera dans ton vin.

8

Ô bonheur de l'été: le carillon¹tinte
puisque dimanche est en vue;
et la chaleur qui travaille sent l'absinthe
autour de la vigne crépue.

Même à la forte torpeur les ondes alertes
courent le long du chemin.
Dans cette franche contrée, aux forces ouvertes,
comme le dimanche est certain !

9

C'est presque l'invisible qui luit
au-dessus de la pente ailée;
il reste un peu d'une claire nuit
à ce jour en argent mêlée.

Vois, la lumière ne pèse point
sur ces obéissants contours,
et, là-bas, ces hameaux, d'être loin,
quelqu'un les console toujours.

1. Carillon : ensemble de cloches.

Texte C : André Suarès, « Croquis de Provence », *Idées et Visions* (1920).

LE PETIT PORT BLEU

La petite rade est faite au tour¹. Elle est modelée comme une double coupe, par le maître ouvrier qui boit la mer dans son verre. Des îles ciselées, en marbre rose ou en pierre bleue, selon les heures, sont posées sur l'eau, comme sur une table des aiguières². Elles ferment le petit port, et la falaise, à pic, le partage en deux. Les deux vasques sont pareilles, l'une devant l'autre, telle une grosse main d'homme à côté d'une main d'enfant ouverte : le port en miniature est logé dans la grosse main ; et le doigt du milieu, c'est la jetée blanche.

Tout est bleu, bleu, bleu ; et les pierres sont blanches. La neige n'est pas d'un blanc plus pur que ces pierres au soleil, entre la mer et le ciel bleus. Au fond, des collines pelées, à la base d'argile rouge, font la haie contre le vent.

Tirées sur les galets, peintes en vert et en bleu, les barques semblent toutes neuves : le bordage, on dirait du sel. Large et long, le quai serpente suivant la courbe de la mer, qui clapote. Toutes les façades sont blanches rehaussées d'un filet ou bleu ou vert. Le quai est une promenade, où ne musent³ que deux ou trois bons vieux : ils sont bien cuits, le soleil leur a mis sur la peau une peau d'oignon mûr ; parfois ils devisent, et parfois ils se taisent ; ils causent, de l'œil ; et ils se comprennent, branlant du menton, en disant : — *Ho-ou !* Les eucalyptus et les tamaris font de longues ombres minces, comme feuilles de sauge. On n'entend pas parler. Les chiens n'aboient pas. Les filets sèchent au soleil, réseau d'or noir, magnifique dentelle ; des pêcheurs accroupis les réparent, jambes et pieds nus. On sent un parfum très fin de goudron.

À l'horizon de terre, les montagnes sont noires de pins. Et sur le rivage, descendent jusque dans la vague les collines du vert le plus gris : elles sont tapissées d'immortelles⁴ laiteuses ; c'est la culture du pays, une plante humble comme une mousse, mais qui a une odeur de thym et d'aromate.

1. Faite au tour : d'une forme parfaite, comme celle surgissant sur le tour d'un potier expert dans son art (cf. « maître ouvrier » l. 1).

2. Aiguières : vases contenant de l'eau.

3. Musent : flânent.

4. Immortelles : fleurs qui sèchent sans se faner.

Texte D : Christian Bobin, *Le huitième jour de la semaine*, IV (1986).

C'est un matin de printemps et je marche aux côtés de l'amoureuse sur un chemin de campagne. [...] Je lui parle en souriant, comme il convient de parler à ceux que l'on aime, des nuages qui s'étirent dans le bleu, des livres épuisés sous la main ou de l'heure légère dans le ciel : avec la nuance d'un sourire, pour montrer que l'on n'est pas dupe de cette clémence des choses et des astres, pas plus que de ces belles nuées de lumière qui frôlent nos tempes et qui, comme tout le reste, passeront dans l'ombre, avec les phrases, les visages et les heures. Nous allons dans un paysage qui s'arrondit sous nos pas et s'enfuit dès qu'on prétend le nommer. Je parle encore puis je me tais. La poussière du chemin danse longtemps après notre passage. Les feuilles d'un noisetier tremblent sous le vent : rien n'est plus pur que cette clarté d'un feuillage, éparpillée en mille éclats contraires. Rien n'apaise plus que l'humilité de ces feuilles tendres, soumises sans réserve au déluge des lumières. Elles parlent une langue suave, traversée de silence. Leur âme est claire, ouverte aux nuits comme aux jours. Leur abandon attire sur elle l'éclat d'une louange. La contemplation de ces feuilles — vouées à l'adoration de ce qui les tourmente — délivre une pensée pure. Dans l'envol d'un regard, plus rien ne demeure que ces légères feuilles vertes, flottant au gré des ondes éternelles et supportant à elles seules tout le poids de l'espace infini. La promenade se poursuit. On pourrait ainsi marcher longtemps dans la force du jour.